

XYZ. La revue de la nouvelle

Enseigner Tardivel au XXI^e siècle

Nicolas Tremblay



Numéro 112, hiver 2012

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2012). Enseigner Tardivel au XXI^e siècle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 57–68.

Enseigner Tardivel au XXI^e siècle

Nicolas Tremblay

LA PLUIE DILUVIENNE qui était tombée sur les Basses-Laurentides en cette fin de semaine d'un XXI^e siècle naissant avait effacé les dernières traces du meurtre de Mathieu Lévy, professeur de littérature. Il ne restait plus rien de la silhouette blanche qu'un constable avait dessinée autour de son cadavre sur l'asphalte noir, elle avait été effacée pour toujours par les trombes d'eau qui s'étaient déversées avec une rage plus soutenue qu'ailleurs sur la ville de Sainte-Thérèse, notamment aux abords du collège Lionel-Groulx. Plus personne n'apercevra désormais le signe de cette mort suspecte en marchant sur le boulevard du Séminaire, en direction de la rue Duquet, qui donne sur le grand stationnement payant du collège. C'est là, sur le boulevard, tandis qu'il restait toujours de la place sur les côtés, que Mathieu Lévy, qui arrivait tôt le matin pour le travail, avait l'habitude de garer sa voiture, avant d'être brutalement tué à coups de poignard. Cette arrivée très matinale lui permettait de se dénicher un espace gratuit et de sauver le coût de la vignette de stationnement qu'il aurait collée, s'il n'avait pas été aussi pingre, sur son pare-brise; il aurait eu alors accès à l'ère réservée aux employés, juste devant la salle de théâtre, les bureaux de la direction et ceux des ressources humaines, à deux pas de l'entrée principale. Mais comme il garait loin sa voiture, une vieille Honda Civic en décrépitude, avec des taches de rouille qui mangeaient la carrosserie, ses patrons n'avaient pas vu le fou furieux qui l'avait poignardé alors qu'il déposait ses sacs dans le coffre, éreinté par sa journée de travail, puis chutait comme naturellement dans la rue, le corps vidé de son suc.

Bien sûr, l'assassinat du professeur avait créé une commotion dans tout le collège, d'autant plus que le macabre événement avait attiré l'attention des grands médias nationaux, et comme le meurtrier courait toujours, cela alimentait la psychose collective et le sensationnalisme. Plusieurs membres

du personnel, incluant même les secrétaires et les concierges, qui n'avaient à peu près pas connu la victime — un individu discret —, se retrouvaient devant le micro d'un journaliste, leur visage capté par une caméra, n'ayant rien d'autre à communiquer que leur stupéfaction un peu idiote. Les policiers, eux, menaient leur enquête, questionnaient tout le monde, mais plus longuement les professeurs, lesquels avaient toutes sortes de théories : philosophiques, psychologiques, sociologiques, politiques, scientifiques... en lien avec leurs disciplines, ce qui témoignait plutôt du conditionnement de leur esprit que de la vérité des faits. Les littéraires, qui avaient mieux connu leur collègue Mathieu Lévy, réputé acariâtre, n'affabulaient pourtant pas moins que les autres. Les plus sensés — rares étaient-ils — croyaient à une simple vindicte de la part d'un cancre qui aurait échoué à son cours ou qui aurait été humilié par son professeur. « Mais à ce compte-là, réfutait-on du même coup, le Département de lettres aurait été décimé depuis longtemps. On y aurait mis une bombe pour le faire sauter. Pour en finir pour de bon avec cette matière honnie. C'est vrai tout ça. La norme aujourd'hui, pour un collégien, consiste à rater son français, à ne surtout pas lire les œuvres obligatoires — sinon des condensés sur le Web — et à reprendre ses cours à moult reprises jusqu'à ce que la énième tentative soit la bonne, quand il obtiendra tout juste la note de passage, octroyée par son professeur que la pitié attendrit. Résignés, les jeunes se disent qu'ils vivent simplement une injustice propre à leur époque et que l'étude de la littérature est une vieille tradition obsolète que des adultes pathétiques s'obstinent à préserver, mais que la révolution numérique fera disparaître bientôt. Ils ont juste eu la malchance d'être nés un peu trop tôt, avant que le progrès ne soit achevé. »

Il fallait néanmoins prendre au sérieux l'hypothèse du potache vengeur et psychopathe, éplucher les listes, les travaux notés dans les archives de Mathieu Lévy, questionner les élèves un à un afin de savoir si une altercation avait eu lieu en classe, un peu avant le meurtre, s'il y avait des animosités

palpables... On examinait aussi les réseaux sociaux électroniques où, hormis les médisances habituelles et les ragots de village, rien d'anormal ne circulait qui aurait mené au tueur divulguant son méfait par étourderie. Chez les professeurs, personne ne semblait non plus détester Mathieu Lévy, en tout cas pas assez pour développer des pensées homicides, lui qui suscitait plutôt une indifférence polie à cause de son âge avancé et de son air blasé qu'il promenait dans les corridors en attendant sa retraite qui, comme Godot, n'arrivait jamais parce que le temps tournait et tournait sur lui-même, ramenant toujours l'inlassable quotidien éternel. « En réalité, ce meurtre a été une délivrance », croyait étonnamment Nicolas Tremblay, le jeune collègue qui partageait le bureau de Mathieu Lévy, lequel avait donné à la police la description psychologique la plus précise sur le trépassé mais qui, aussi, soutenait des théories très farfelues, mouvantes, labyrinthiques, au sujet de l'affaire, qui semblaient stimuler à nouveau l'écriture de sa thèse de doctorat depuis longtemps mise en veilleuse. Il avait d'abord parlé aux enquêteurs d'un signifiant à décoder, sorte de lettre volée laissée en évidence sur le bureau de Mathieu Lévy, cela les avait même accaparés longuement jusqu'au moment où ils avaient réalisé que Tremblay délirait. On lui connaissait un lourd passé psychiatrique ; dans ses pires crises, il se dédoublait, il devenait Antonin Artaud, dont il se croyait la réincarnation. Il aboutissait alors dans des asiles, où on l'internait pendant des mois en le gavant de lithium, absences que ses employeurs faisaient passer pour des congés sabbatiques ou des retraites d'écriture sans solde afin de masquer la triste vérité.

Le bureau de Mathieu Lévy avait été vidé, les policiers avaient tout emporté, les livres, les notes de cours, les travaux d'élèves, comme autant de pièces à conviction. Privilégié par les circonstances, Tremblay se retrouva donc seul pendant un certain temps, sans personne avec qui partager son bureau. Il pouvait parler au téléphone sans crainte de déranger son collègue concentré à corriger des dissertations, rire, péter, renifler, s'il en avait envie, et occuper tout l'espace, éparpillant 59

même ses feuilles sur le bureau vide de Mathieu Lévy, chose qu'il faisait de plus en plus sans avoir l'impression, plus le temps passait, de profaner la mémoire du défunt. Toutefois, la fin de la journée venue, il rangeait et classait tout avec un soin obsessif, une habitude compulsive dont ses collègues se moquaient au début mais plus maintenant, alors qu'ils le trouvaient de plus en plus étrange, misanthrope et, selon certains, un brin « autiste ». Un soir qu'il ne restait plus personne à l'étage du Département de lettres, le concierge qui faisait le tour des bureaux pour vider les poubelles remarqua que la lampe sur le bureau de Mathieu Lévy était restée allumée, éclairant ostensiblement un livre, *Pour la patrie* de Jules-Paul Tardivel, déposé sur une pile de feuilles rageusement griboillées. C'était sans doute encore une mise en scène de Tremblay, que plus personne n'écoutait prophétiser, mais il fallait quand même aviser le directeur du collège qu'un nouvel indice avait été laissé sur le bureau ; le directeur prévendrait à son tour les autorités ; un quelconque Roger Lemoyne de la SQ s'emparerait des documents et interrogerait Tremblay, qui nierait comme d'habitude les avoir placés là lui-même.

Le lendemain, lorsque l'enquêteur Lemoyne vint questionner pour une énième fois le double d'Artaud au collège, il dut interrompre le déroulement d'un cours que donnait le professeur. Quand la porte s'ouvrit sur le visage blafard et les yeux rougis de Tremblay, il regretta un instant, devant l'ambiguïté de la situation, de ne pas avoir pris son pistolet, car, s'il n'avait pas entendu rire les élèves tandis qu'il marchait dans le couloir en direction de la classe, il aurait été persuadé que quelque chose de malsain se déroulait là qu'il aurait dû faire cesser par la force. Ne voyait-il pas, par-dessus l'épaule du professeur, qui se tenait dans l'entrebâillement de la porte, une brebis ligotée sur le bureau posté sur la petite tribune face à la classe, et, sur l'ardoise verte, dessinées à la craie, une étoile à cinq branches et une fleur de lys, comme s'il se préparait un étrange sabbat à saveur éducative et nationaliste ? À l'enquêteur qui, interloqué, lui demandait ce qui se passait là, le professeur, sans se départir de son flegme, répondit, d'une

voix de crécelle haut perchée (comme si son cours se poursuivait, car, en répondant au constable, il s'adressait en même temps à la classe; les élèves continuaient de prendre des notes), qu'il enseignait, en prévision de la dissertation finale, *Pour la patrie* de Tardivel, le roman que lui, Lemoyne, avait emporté ce matin avec des notes manuscrites. Un rictus traversa le visage émacié de Tremblay. Mathieu Lévy lui avait fait connaître cette œuvre qu'on lisait beaucoup au Canada français au début du xx^e siècle, surtout dans les séminaires, à des fins d'édification patriotique. Son auteur, Tardivel, était un ultramontain et un nationaliste convaincu qui inspirera des hommes comme Lionel Groulx, dont l'esprit hante encore notre collègue. Son roman est une œuvre prophétique, car elle annonce l'avenir. Publiée en 1895, elle situe l'histoire qu'elle raconte cinquante ans plus tard, imaginant entre autres les produits du progrès technologique comme le téléphone sans fil, le train à haute vitesse ou les armes bactériologiques. Cette anticipation s'inscrit à l'autre bout du spectre qu'occuperont ensuite les romans de la terre, repliés, eux, sur le passé. Les écrivains régionalistes étaient en effet figés dans un temps nostalgique. Bien sûr, Tardivel vouait lui aussi un culte au passé; il rêvait à la restauration d'une Nouvelle-France catholique. Mais son œuvre *Pour la patrie* se distingue de celle des terroiristes, comme Adjutor Rivard ou Damase Potvin, car elle utilise les armes immorales du roman d'imagination que ses confrères agriculturistes condamnaient. Le roman, dit-il dans sa lumineuse préface où s'exprime son fanatisme religieux, est une « puissance formidable entre les mains du malfaiteur littéraire », une « terrible invention » pour les « suppôts de Satan ». Pour faire contrepoids à cet ennemi qui pervertit les âmes en y déposant des « semences funestes », il invente alors le « roman chrétien de combat », « qui fortifie la volonté, qui élève et assainit le cœur, qui fait aimer davantage la vertu et haïr le vice, qui est, en un mot, l'endroit du roman infâme ». Sur ce dernier point d'exégèse littéraire, la brebis se mit à bêler et à s'agiter sur son échafaud de fortune; cela déconcentra les élèves. Le professeur, craignant 61

de perdre le contrôle de son cours, s'excusa auprès de l'enquêteur, éteignit les lumières et lui ferma la porte au nez. Depuis le corridor, on l'entendait proférer d'une voix nasillarde et possédée une sorte de prière satanique, que l'enquêteur retrouvera dans le roman de Tardivel, quand il en fera la lecture par curiosité, au lit, le soir, aux côtés de sa femme bourgeoise assommée par des somnifères : « Eblis ! Eblis ! Esprit de lumière ! Éternel Persécuté ! Dieu vaincu mais vengeur ! Moi, ton Élu, moi, ennemi juré de ton ennemi Adonaï, je t'invoque... »

Lemoine n'était pas du genre à négliger des pistes dans une enquête, même pas celles périphériques que lui proposait *Pour la patrie*. Il y avait bel et bien des avantages à lire ce livre volumineux et poussiéreux. Cela permettrait à l'enquêteur d'écarter le faux indice que Tremblay avait créé pour des raisons obscures, comprises de lui seul. Mais, une fois le roman ultramontain absorbé, il pourrait au moins mieux se mettre dans la peau de Mathieu Lévy ; c'est cela qui était véritablement profitable. Entrer en communion avec l'âme de la victime peut parfois mener à l'assassin, c'est du moins une théorie policière, inspirée de près par le spiritisme, qui a souvent fait ses preuves et qui a souvent permis d'élucider des mystères qui défiaient les lois de la raison. Alors, lire, cela en valait la peine, même s'il fallait couper ses heures de sommeil. Des questionnements au fort potentiel heuristique résultèrent en effet de cette expérience littéraire, lesquels furent consignés dans un carnet posé sur la table de nuit de l'enquêteur, comme s'ils étaient des émanations oniriques. Mathieu Lévy était-il croyant ? Pensait-il, à l'instar de Tardivel, qu'il existe deux types de roman en rivalité, l'un moral et l'autre immoral ? Et que leurs auteurs respectifs sont fils de Dieu ou de Satan ? Tenait-il, par cette lecture obligatoire, à éduquer religieusement ses élèves ? (Tremblay, cet énergumène, en reprenant l'enseignement de son vieux collègue, dont il disait qu'il fut son mentor, était-il sérieux dans son rituel satanique ? Avait-il offert véritablement cette brebis en sacrifice ? Ou tout cela n'était-il qu'une mise en scène

ironique, comme l'avait pensé sur le coup l'enquêteur, en se disant que, de nos jours, les jeunes professeurs transforment par complaisance leur leçon en spectacle, pour séduire leur clientèle, à la manière d'une pute faisant le trottoir ?) De plus, Mathieu Lévy était-il, comme Tardivel et les personnages principaux de son roman (le bon et pieux docteur Joseph Lamirande et le dévoué Paul Leverdier), un fervent nationaliste ? Ses convictions politiques l'inclinaient-elles à la paranoïa ? S'imaginait-il que l'anticipation du romancier était réellement prophétique et que, tel qu'il le raconte dans *Pour la patrie*, la Chambre des communes serait un jour infiltrée par une loge maçonnique, que présiderait secrètement un ange déchu, émissaire de Satan ? Que cette loge préparerait l'annexion du Canada aux États-Unis, après que l'Angleterre eut rompu ses liens avec toutes ses colonies et rappelé son lieutenant-gouverneur à Ottawa ? Qu'elle veuille éliminer pour de bon le catholicisme et la volonté d'indépendance du peuple québécois, ce miséreux qui rêve d'instaurer un État français en Amérique, dans le but de perpétuer « l'œuvre de civilisation chrétienne que la vieille France a poursuivie avec gloire pendant des siècles » ? Une question en amenait une autre, de telle sorte que le carnet se remplissait tout seul, y compris en pleine nuit, quand l'enquêteur devenait somnambule et qu'il ne maîtrisait plus le flot de paroles qui l'habitait subitement.

Plus il avançait dans sa lecture et que la trace du cadavre sur l'asphalte s'effaçait, plus l'enquêteur passait du temps au collège. Il questionnait les professeurs, qu'il interpellait dans les corridors ou dérangeait dans leur bureau, pendant leur pause entre deux cours. Cependant, il n'évoquait plus directement la mémoire de Mathieu Lévy quand il les abordait, il leur parlait plutôt, par une ruse dont il avait le secret, de connaissances abstraites au cœur de leur spécialité, ce qui déliait automatiquement les langues. S'ils respectaient tous officiellement leurs collègues, il n'en allait pas de même des idées d'autrui, qu'ils critiquaient sévèrement avec des saillies très caustiques. C'est là que l'enquêteur voyait poindre des 63

inimitiés secrètes, dont certaines étaient viscérales, car ces conflits intellectuels reposaient sur des idées qui justifiaient l'existence même des professeurs. Au Département de lettres, ces divergences étaient très palpables, mais Lemoyne n'arrivait pas toujours à les comprendre ; il faut préciser qu'elles atteignaient de hauts degrés d'abstraction théorique accessibles seulement aux initiés. On pouvait vite perdre son latin sous cette pluie de mots. Certains détestaient le théâtre, parce qu'il est trop déclamatoire, c'était un genre littéraire devenu désuet depuis l'avènement du cinéma, d'autres croyaient que le roman devait avaler les planches, car il est le genre de tous les genres, polyphonique à souhait, riche en complexités, ajoutait-on, contrairement à la nouvelle, cette prose sans souffle incapable de fouiller les consciences, affirmation contestée par d'autres, qui aimaient son instantanéité, au diapason de la vie moderne ultrarapide, de notre époque sourde à la beauté et à la poésie, disaient les rêveurs, cependant moqués par d'autres, qui n'entendaient rien à la musique des vers et qui se vantaient de ne jamais en lire, au grand dam des mallarméens... Il y en avait qui ne parlaient que de postmodernité ou de l'impureté du roman, de son ironie critique, tandis que d'autres voyaient naître, dans la parole littéraire, une métaphysique négative, d'inspiration nietzschéenne. Ainsi, il y avait, dans ces différents discours, beaucoup de vaines spéculations. Lemoyne s'accrochait donc du mieux qu'il le pouvait pour saisir les véritables motivations cachées sous le jargon savant des uns et des autres. Toutefois, lorsque les littérateurs abandonnaient les questions stylistiques pour aborder le sujet de la politique et du nationalisme, l'enquêteur comprenait beaucoup mieux leurs élucubrations, bien qu'il ne les trouvât pas plus réfléchies que celles de son mécanicien. Il y avait les pusillanimes qui évitaient la question ; pour eux, par exemple, l'œuvre d'Hubert Aquin était baroque et c'était nenni pour le reste, jamais n'évoquaient-ils qu'il se suicida pour la cause. D'autres contestaient qu'on enseigne encore aujourd'hui la littérature canadienne-française, passéiste et honteuse ; il

Durham et la fin de la Grande Noirceur, hormis peut-être les anarchistes du *Refus global* et quelques poètes visionnaires, tels Émile Nelligan, Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau. Ces lecteurs sélectifs faisaient évidemment grand plat de la Révolution tranquille. Au département, des êtres complexés ne juraient aussi que par la littérature étrangère, ils citaient des écrivains tchèques pour comprendre leur propre réalité politique, parlaient de littérature mineure, pour déprécier davantage l'exception québécoise, dont les auteurs médiocres n'étaient pas nobélisables, hormis peut-être le juif anglophone Mordecai Richler.

Au bout du compte, l'enquêteur réalisait que le département, voire tout le collège, n'était qu'un vaste panier de crabes. Il n'était donc pas étonnant qu'un être aussi paranoïaque que Nicolas Tremblay se mit à délirer autant après les circonstances fort anxiogènes du meurtre de Mathieu Lévy. Mais, plus Roger Lemoyne y pensait, plus il lui semblait qu'une part de vérité se cachait peut-être sous les propos du fou et que ses excès lui révéleraient davantage de choses que le discours abscons des autres professeurs, enclins au mensonge et à la dissimulation. Ainsi, entre deux chapitres de *Pour la patrie*, il relisait, à la recherche d'un sens, les quelques feuilles gribouillées qui avaient été laissées sur le bureau du mort. Tremblay (ça ne pouvait être que lui) s'exprimait en vérité dans une si grande violence verbale que cela en devenait assourdissant. Comment fallait-il, par exemple, que l'enquêteur interprète des énoncés mégalomaniaques comme « la horde d'Initiés m'a démagnétisé/m'a sucé la moelle/pompé le sperme/pour que/moi/le Tôtô/je taise la vérité/qui circule/dans mes veines// comme l'énergie vitale/à l'origine du monde/que j'ai créé/au début de tout/moi/Homme-Dieu mort sur le Golgotha il y a deux mille ans » ? On lui avait confirmé, à l'étagé du Département de lettres, qu'il s'agissait d'un mauvais pastiche d'Antonin Artaud, un poète génial et mythique du xx^e siècle, théoricien du théâtre, ayant subi, deux ans avant de mourir d'un cancer du rectum, 58 séances d'électrochocs, c'est-à-dire ce même poète en qui Tremblay

s'incarrait pendant ses épisodes psychotiques, d'après son dossier médical. Le pasticheur écrivait encore, entre quelques furieuses glossolalies, que Mathieu Lévy, double de Lionel Groulx qu'il avait lui-même façonné, tel un « homuncule », avec du « limon béni », courait, lui aussi, un « grand danger ». Des « francs-maçons d'un nouvel âge » voulaient « drainer sa substance vitale » afin d'en faire un « sujet servile de sa majesté ». Infesté d'« espions », le collègue se trouverait au centre d'une « constellation nerveuse » d'où « Eblis » « décharge[rait] son flux électrique » qu'il « sème[rait] dans tout Sainte-Thérèse ». Dans ce « lieu de déperdition », il n'était plus « possible de penser ». Votre « cerveau » entrait dans une « léthargie mortifère », à moins, comme « Mathieu Lévy », d'être « protégé » par une « amulette », une « sainte croix », ou, comme, « moi, le Tôto, par ma canne de Saint-Patrick ». C'était ainsi sur plusieurs pages, rageusement incantatoires et parsemées aussi de dessins rudimentaires et de sortes de hiéroglyphes qui débordaient dans les marges.

Dans le cadre de son enquête, Lemoyne avait emprunté, à la Grande Bibliothèque, quelques essais sur la poésie d'Artaud, sur la folie et son potentiel créateur, ainsi que des ouvrages portant sur Tardivel, reconnu davantage par les historiens comme un pamphlétaire et un critique littéraire très conservateur, un défenseur acharné du catholicisme et du français, et comme l'auteur du fameux *L'anglicisme, voilà l'ennemi*. Bien que ces lectures le passionnassent, le doute envahissait l'enquêteur par moments, Lemoyne craignant de s'enliser sur de fausses pistes et d'alimenter vainement son imagination avec des hypothèses farfelues. Mais l'idée lui vint, alors qu'il se documentait sur le nationalisme canadien-français, de fouiller dans les archives universitaires en espérant tomber sur des travaux de Mathieu Lévy, qui, découvrit-il, détenait un doctorat en études littéraires. Le professeur assassiné avait soutenu avec succès sa thèse en 1975, à l'Université populaire de Montréal, laquelle s'intitulait *Il n'y a pas de degré zéro. Pour une sémiotique non structurale* et dont

66 un exemplaire imprimé accumulait de la poussière sur les

tablettes de la bibliothèque de l'institution. Quelle ne fut pas la surprise de Lemoyne de découvrir que la thèse avait été vandalisée; sur toutes ses pages on avait dessiné, au feutre rouge, l'étoile à cinq branches de Satan ! Cependant, les bibliothécaires confirmèrent à Lemoyne que, depuis son dépôt, la thèse n'avait pas été empruntée et que, par conséquent, le profanateur avait commis son acte criminel sur place dans le plus grand secret. Il était donc impossible de retrouver sa trace, d'autant plus que son forfait pouvait remonter à plusieurs années, voire jusqu'à deux ou trois décennies. S'il se trouvait, ce lecteur indiscipliné n'existait peut-être même plus aujourd'hui. Enfin, ces dessins qui souillaient les pages ne rendaient quand même pas illisible le texte de la thèse. Roger Lemoyne ne comprenait pas tout le propos savant de Mathieu Lévy, comme les allusions très critiques au Groupe Mu, que le thésard pourfendait, mais il saisissait que, selon lui, le discours littéraire n'était jamais métaphorique ou allégorique, qu'il n'embellissait pas la réalité, qu'il était plutôt une réalité dans la réalité, ce que l'enquêteur assimilait, selon ses souvenirs de jeunesse — alors qu'il se gavait de bandes dessinées sciences-fictionnelles —, à des mondes parallèles. Pour défendre son propos, Mathieu Lévy évoquait une série de romans d'anticipation dont les prophéties se sont concrétisées, tel le classique 1984 de George Orwell. Tout un chapitre portait notamment sur l'œuvre de politique-fiction *Pour la patrie* de Tardivel, dont le doctorant regrettait qu'elle fût ridiculisée par ses propres contemporains. Bien sûr, ce que le romancier ultramontain avait prédit qui se passerait en 1945 n'avait pas eu lieu. Peut-être s'était-il simplement trompé d'un siècle ?...

Ce fut alors qu'il lisait, un samedi matin, attablé devant un café et des miettes de pain, encore en robe de chambre, des pages de la thèse de Mathieu Lévy, pendant que sa femme paresseuse ronflait toujours, que l'enquêteur entendit sonner à sa porte. Il y avait, devant chez lui, tout un bataillon de la Gendarmerie royale du Canada. Il apercevait au moins, déployées dans sa tranquille rue de banlieue, une dizaine de

voitures de la police fédérale aux gyrophares allumés et, sur son terrain, piétinant son gazon et son parterre, quatre policiers à cheval, chaque monture avait une robe d'un noir d'ébène, un naseau fumant et des yeux d'un rouge incandescent, presque diabolique. Deux policiers, plantés bien droits sur le paillason, portant le chapeau et la tunique rouge traditionnels, saluèrent avec un fort accent anglais l'enquêteur. « Le premier ministre veut s'adresser à vous », dit l'un tandis que l'autre lui tendait un téléphone cellulaire orné d'une feuille d'érable rouge. Il entendit immédiatement : « *Hello dear citizen Roger Lemoyne, ici votre prime minister, Stephen Harper, je vous prie de bien vouloir stopper votre ennequête sur le meurder de Mathiew Lévy, here and now, à des fins superiors de sauvegarde national. Good morning.* » Là-dessus, le premier ministre raccrocha sèchement, les policiers entrèrent dans la maison, même ceux à cheval, et la fouillèrent, réveillant la femme de Lemoyne, qui croyait encore rêver, soulevèrent même le matelas du lit, éventrèrent les divans, vidèrent les armoires et les bibliothèques. Ils laissèrent la maison sens dessus dessous, devant le regard abasourdi de l'enquêteur, qu'on avait bien sûr libéré de tous ses ouvrages empruntés, dont la thèse de Mathieu Lévy. Le lundi suivant, de retour à son travail, il fut rétrogradé par son supérieur. Roger Lemoyne finit lamentablement sa carrière à la SQ à superviser la circulation routière, distribuant des amendes pour excès de vitesse aux automobilistes trop pressés, avec une croix autour du cou en guise d'amulette.